

## L'UNITÉ DE LA LINGUISTIQUE

Dominique MAINGUENEAU (Université d'Amiens)

**RESUMO:** Este artigo estuda o problema da unidade do campo lingüístico, constantemente dividido entre os pesquisadores que reivindicam a "língua" e os que reivindicam o "discurso". Tenta-se mostrar que esta oposição é irreductível, que a lingüística está submetida a dois tipos de pesquisa de natureza diferente: "a abordagem A" e "a abordagem A'", a primeira levando em conta um "plano gramatical" e a segunda um "plano hipergramatical".

Ceux qui sont placés à l'extérieur du champ linguistique évoquent "la" linguistique comme une discipline qu'ils croient homogène. En revanche, ceux qui se définissent comme linguistes éprouvent la plus grande difficulté à maîtriser l'unité de leur propre champ, tant celui-ci leur paraît disparate. On parle souvent de domaines "périphériques" ou "paralinguistiques" pour certains secteurs de recherche mais ces termes masquent le problème plus qu'ils ne le résolvent. Dans les quelques pages qui suivent nous allons réfléchir sur l'unité du champ linguistique et essayer de montrer qu'il est radicalement hétérogène, qu'il s'organise à partir d'une faille originelle entre "langue" et "discours"<sup>1</sup>.

On est facilement tenté d'opposer une définition épistémologique et une définition institutionnelle de la linguistique: il existerait une linguistique de plein droit, celle de la "langue" saussurienne, à laquelle pour des motifs d'ordre institutionnel s'attacheraient un certain nombre de disciplines jugées périphériques, prenant en charge ce qui auparavant était "parole" ou "performance" et à présent "discours". Mais cette distinction a beau être usuelle, elle ne permet pas

de comprendre les conflits qui traversent le champ de la linguistique. Ce qui fait problème, c'est précisément que surgisse constamment une ligne de clivage quand il s'agit de dire quel est l'objet légitime de la linguistique et qui a le droit de se réclamer d'elle. Ce clivage entre la "langue" et ce que l'on range dans le domaine du "discours" n'est pas transitoire, il passe à l'intérieur même du rapport de la linguistique au langage.

Dans le Cours de linguistique générale Saussure définit en premier lieu une triade langage/langue/parole, faisant du "langage" une sorte de noumène inconnaissable "multiforme et hétéroclite" (p. 53) que la science ne peut appréhender que sous les espèces du phénomène "langue", qui seul est "un tout en soi et un principe de classification" (p.53). Cela l'amène à séparer une linguistique de la "langue" d'une "linguistique externe" - (p.83). Mais cette dernière notion apparaît bien obscure: que peut être une linguistique de ce qui serait "extérieure" à la langue proprement dite? Comment peut-on à la fois considérer que la "langue" est le seul objet vérifiable de la linguistique et accorder néanmoins le statut de linguistique à des disciplines qui lui sont "extérieures"? La difficulté que rencontre Saussure ne lui est pas propre. Dans la linguistique moderne on se trouve constamment confronté à cet excès du "langage" sur la "langue", à des ensembles de phénomènes langagiers qu'il semble difficile de renvoyer à un autre champ mais dont la prise en compte semble mettre en péril la possibilité même de donner un objet valide à l'entreprise linguistique.

Il faut, en effet, gérer conceptuellement le problème posé par un objet qui semble se cliver dès qu'on veut l'appréhender mais n'éclate pas pour autant en deux objets distincts et complémentaires, passibles de deux disciplines aux frontières assignables.

Dans un article fameux, "Sémiologie de la langue" (1969), Benveniste en avait tiré une thèse philosophique

sur le langage qu'il articulait en trois propositions convergentes:

— la langue est soumise à une double "signifiance": le mode "sémiotique" et le mode "sémantique";

— on doit appréhender la langue à travers deux approches hétéronomes: l'une vise le sémiotique, c'est-à-dire les signifiants saussuriens, l'autre considère le sémantique, c'est-à-dire la langue en ce qu'elle ré<sup>u</sup>sière au monde pour des sujets parlants;

— ces deux approches correspondent à la division naturelle de l'objet en deux niveaux, le signe et la phrase (p. 63).

Toute l'économie de cette démarche repose sur la troisième thèse, qui lie la dualité des approches à l'existence empirique de deux niveaux distincts dans l'objet, le signe et la phrase. Pour Benveniste le signe et la phrase sont deux mondes distincts qui appellent des descriptions distinctes. Il faut donc instaurer dans la langue une division fondamentale, toute différente de celle de Saussure entre "langue" et "parole".

Mais pour peu que l'on cesse d'être structuraliste, que l'on cesse de définir la langue comme un système de signes et que l'on place l'activité énonciative au coeur du dispositif grammatical, la position de Benveniste devient intenable.

De cette position on retiendra néanmoins le geste qui divise l'appréhension du langage. Parler d'intérieur et d'extérieur de la "langue" constitue une défense illusoire: le langage n'est pas l'objet de deux linguistiques placées bord à bord et qui prendraient en charge chacune une part des phénomènes langagiers, mais c'est la linguistique qui se dédouble pour analyser les "mêmes" phénomènes. Non pas deux régions complémentaires mais deux lignes qui se mêlent et se repoussent. Benveniste tentait de conjurer le caractère radical du dualisme linguistique en l'associant à la différence entre signe et phrase, mais, il faut l'admettre, c'est en

réalité à tous les niveaux que les signifiants peuvent être pris en charge par deux appréhensions hétéronomes: l'une les rapporte au seul ordre de la "langue", l'autre à des points d'ancrage "anthropologiques" (qu'ils soient biologiques, psychologiques, sociaux...). Les énoncés se donnent à la fois dans l'arbitraire de la "langue" comme "l'éclat d'un sens que ne vient ému<sup>er</sup> aucune signification" (Milner p. 127) et dans les interactions du "discours" comme des événements qui signifient (aux deux sens du terme) l'inscription dans un environnement.

Peu de linguistes de la "langue" contesteraient l'idée qu'il doit exister deux "tendances", deux "régions" à l'intérieur du champ linguistique. Mais beaucoup ne voient dans les études du "discours" qu'une sorte de retour du refoulé, la présence obstinée, aux marges du système, d'une nébuleuse de disciplines qui n'acceptent pas les sacrifices à consentir pour élever la linguistique au régime de la scientificité. On comprend qu'il leur soit difficile d'admettre un dualisme quand la représentation qu'ils se font spontanément du champ linguistique est celle d'un "centre" opposé à une "périphérie", même s'ils ne savent pas toujours clairement quel sens donner à cette métaphore géométrique. Elle est en effet ambiguë, pouvant désigner aussi bien:

— une hiérarchie sur un axe qualitativement univoque (dans ce cas la périphérie apparaît par exemple comme une zone attardée, loin des apports du centre diffuseur, en attente d'intégration dans celui-ci);

— qu'une complémentarité fonctionnelle;

— qu'une opposition entre un centre dominant et des régions dominées mais à la production spécifique. La périphérie est alors un espace de créativité original, où s'élaborent les modèles qui viendront éventuellement prendre la relève des modèles dominants.

Si notre point de vue est exact aucune de ces interprétations de l'opposition entre un centre et une périphérie ne permet de caractériser de manière convenable le

partage qu'institue la recherche linguistique, puisque c'est le principe même d'une distinction entre un intérieur et un extérieur de la "langue" qu'il faut mettre en cause. Plutôt que de parler de régions *péri-* ou *para-*linguistiques il vaudrait mieux distinguer à l'intérieur du "linguistique" un *plan grammatical* et un *plan hypergrammatical*. La notion de "plan" nous libère de la contrainte de juxtaposer deux zones dans une même étendue. Quant au préfixe hyper, il n'est pas destiné à référer à quelque linguistique plus riche, plus compréhensive mais désigne un type d'approche linguistique qui fait appel à des points d'ancrage placés *au-delà* d'une causalité strictement linguistique.

Une telle représentation de la structure conflictuelle du champ linguistique ne coïncide nullement avec celles qu'élaborent spontanément les chercheurs. Pour les tenants les moins conciliants de l'hypergrammatical la prétention de construire une linguistique qui ignore à quelque niveau que ce soit la dimension psychologique ou sociale du langage ne peut être que dérisoire. En revanche, pour les tenants du grammatical la volonté de placer la grammaire sous la dépendance de quelque référentiel extralinguistique implique une régression en-deçà des axiomes fondateurs de l'autonomie et de la scientificité du linguistique.

Puisqu'il est inadéquat de parler de "linguistique centrale" ou de "linguistique périphérique" et que ces termes entrent dans un jeu de valorisations ou de dévalorisations on conviendra d'appeler *approche A* et *approche A'* celles qui correspondent respectivement au plan grammatical et au plan hypergrammatical.

On l'a vu, le critère essentiel de distinction entre ces deux approches réside dans la manière d'envisager le mode de causalité. L'approche A, autant que faire se peut, vise à construire des modèles articulants les règles sur des principes spécifiquement linguistiques et non-évidents. Idéal d'homogénéité qui l'amène à n'envisager qu'en désespoir de cause de résoudre un problème

en invoquant des causes extérieures à l'arbitraire de la langue. Il en va tout autrement pour l'approche A' qui n'a de cesse qu'elle n'ait lié les structures langagières à des ordres de causalité diversifiés. Vouée à mettre systématiquement en relation des champs voisins, l'approche A' récuse tout repli du langage sur l'arbitraire de ses opérations. Alors que le souci primordial de l'approche A est de maintenir l'autonomie du territoire linguistique, de tracer la frontière avec les champs limitrophes, celui de l'approche A' est de s'appuyer sur d'autres champs pour tenter de la mettre à mal une autonomie linguistique jugée illusoire et nocive.

Alors que les disciplines relevant de l'approche A se distinguent en fonction de deux critères, les divisions de l'objet (syntaxe, phonétique...) et leur cadre axiomatique (les différentes "théories" de la grammaire), les disciplines qui se partagent l'approche A' sont d'une extrême instabilité. On ne peut parler pour ces dernières de divisions de l'objet puisque chacune, en réalité, découpe son propre territoire: leurs démarches, qui se recoupent sans cesse mais ne s'opposent pas sur le même terrain, ne sont jamais prises dans une véritable concurrence. Des disciplines apparemment très voisines peuvent avoir des presupposés théoriques, des méthodes, des objets très différents. Tout dépend des intérêts profonds qui les animent, des champs sur lesquels elles s'inscrivent. Il suffit de songer à l'extraordinaire diversité des écoles qui se réclament de la sociolinguistique pour s'en rendre compte. La diversité des presupposés théoriques invoquables pose constamment de périlleux problèmes de hiérarchie: on peut, par exemple, concevoir que la linguistique soit une théorie du texte, laquelle dépendrait à son tour d'une théorie de la communication, laquelle serait une branche d'une théorie de l'action... à moins que ce ne soit d'une sémiologie générale, d'une théorie des idéologies ou de l'inconscient. Le jeu des articulations est ici

ouvert à l'infini.

En revanche, le domaine d'investigation de l'approche A s'avère très restreint, les phénomènes linguistiques pertinents étant pour l'essentiel connus depuis longtemps. L'espace grammatical a été tellement sillonné depuis plus de deux millénaires, et avec une telle intensité depuis quelques décennies, les faits y sont si enchevêtrés que sur la moindre question il existe une littérature abondante. La plupart du temps le travail du chercheur ne consiste pas tant à introduire des problèmes ou des données nouveaux qu'à construire des modes de résolution distincts, dans le cadre du même modèle ou en proposant un nouveau. Dans ces conditions les chercheurs de l'approche A ne peuvent se prétendre propriétaires d'un territoire: nul n'est le spécialiste incontesté de la passivation, des modalités ou de l'adjectif épithète, dans la mesure où il est impossible de traiter tel ou tel de ces phénomènes sans toucher aux autres à des degrés divers. Caractéristique accentuée par la logique de la concurrence scientifique: à un moment déterminé les recherches de l'approche A tendent à se focaliser sur un ensemble très réduit de faits cruciaux (que l'on songe par exemple à la masse de travaux que les linguistes générativistes ont consacrés à la question des catégories vides depuis la fin des années 70).

Pour l'approche A' les choses se passent tout autrement puisque son domaine d'investigation est virtuellement illimité. Ce ne sont pas tant les problèmes rencontrés par les modèles qui font évoluer ces derniers que des motifs d'ordre idéologique et les conjonctures des sciences humaines. Le choix des objets à étudier, des méthodes, des concepts se trouve nécessairement en prise sur une complexité sociale et intellectuelle mouvante. S'il semble normal d'essayer de décrire l'évolution d'une problématique de l'approche A par les voies habituelles de l'épistémologie, cela semblerait déraisonnable pour l'approche A', où, à la limite, des disciplines nouvelles peuvent surgir en fonction des corpus étu

diés et s'effacer quand on se désintéresse d'eux. Ce n'est pas là une preuve de déficience de l'approche A' mais la conséquence d'une certaine position dans le savoir. A côté d'écoles ou de courants aux problématiques relativement stables il en est de nombreux qui surgissent ou disparaissent au gré des événements biographiques, philosophiques ou politiques.

Entre les deux approches qui se partagent le champ linguistique le fossé est donc grand. D'une part un domaine empirique restreint et dense, une forte sophistication des modèles, une concurrence exacerbée pour traiter les "mêmes" phénomènes, de l'autre un espace instable où se chevauchent des disciplines et des terrains d'investigation qui ne se concurrencent jamais véritablement. Si dans l'approche A les crises débouchent en général sur une restructuration des modèles, dans l'approche A' on a toujours la ressource de constituer une nouvelle discipline ou de s'intéresser à de nouveaux objets.

Ces multiples disciplines de l'approche A' sont dès lors prises dans une relation mimétique à l'égard de leur objet. De même que ce dernier se fragmente en fonction des situations d'énonciation (le discours de tel type de locuteurs en telles circonstances), de même les disciplines A' se spécifient par leurs moments, leurs lieux et leurs sujets d'énonciation: il y a l'école allemande de tel lieu qui s'intéresse à tel type de corpus avec telle visée et tels présupposés théoriques, le groupe américain de telle branche de la sociologie qui dans tel contexte cherche à rendre compte de tels ensembles d'énoncés, etc. La variété des usages du langage implique une diversification contextuelle des disciplines qui les prennent en charge. Ayant affaire à des problèmes de positionnement historique et social, elles sont elles mêmes positionnées dans l'espace des sciences humaines. Le linguiste du discours qui scrute les conditions d'apparition et de fonctionnement des productions langagières s'expose toujours à voir se retourner vers



lui ses propres questions, à faire surgir quelque analyse du discours de son propre discours.

On le voit, on a affaire à des logiques heuristiques très différentes: c'est cela, et non le thème de la recherche qui définit l'appartenance au "grammatical" ou à l'"hypergrammatical". Prenons l'exemple d'une recherche en dialectologie. Rien ne permet *a priori* de la rattacher à l'une ou l'autre approche. Il peut s'agir d'un travail qui tente de confronter un modèle grammatical à des données nouvelles pour l'invalider, le modifier ou confirmer sa pertinence. Nous sommes alors dans la logique de l'approche A. Mais l'étude dialectologique peut également être un moyen de comprendre comment se perpétue un certain partage social, comment le comportement langagier s'articule sur des pratiques sociales. Dans ce dernier cas on se trouve nettement dans l'orbite de l'approche A'. De la même manière, et c'est là une chose bien connue, la lexicologie apparaît foncièrement clivée: alors que certains travaux relèvent de l'approche A, replient les signifiants sur l'arbitraire linguistique, d'autres voient avant tout dans le lexique un espace de projection des mouvements sociaux.

On pourrait faire la même constatation à propos des problématiques textuelles, qui nous intéressent ici au premier chef. Ce n'est pas le fait d'étudier les structures textuelles qui est déterminant mais le point de vue adopté. Si la visée est celle d'une linguistique des unités transphrastiques, qui se préoccupe avant tout de cohérence, d'anaphore, de progression thématique etc., c'est la logique de l'approche A qui prévaut. En revanche, si la finalité de la recherche est de rapporter un certain fait textuel à un certain fonctionnement social ou psychique on se trouve à l'évidence dans la logique de l'approche A'. Cela ne veut pas dire que les éléments développés sur un versant ne puissent pas être pris en compte sur l'autre, mais, si cela arrive, ils sont mobilisés pour des objectifs divergents.

De l'approche A' il convient toutefois de retirer ce que l'on pourrait appeler les *disciplines d'exportation*. Pour des raisons institutionnelles un certain nombre de chercheurs font leur carrière dans le champ de la linguistique, sans que cela implique que sur un plan proprement épistémologique il faille les ranger dans l'une ou l'autre approche. La caractéristique majeure de ces disciplines d'exportation est qu'elles emploient les recherches menées sur le langage à des fins extérieures, qu'elles n'entrent nullement dans le débat entre l'approche A et l'approche A'. Pour elles l'une et l'autre sont susceptibles de fournir des éléments utiles dont l'exploitation, sauf exceptions, n'a pas directement d'effet en retour sur l'analyse linguistique.

Ce conflit entre les deux approches qui se partagent le champ linguistique prend toutefois un visage très différent selon qu'il s'agit d'attitudes "*minimalistes*" ou "*maximalistes*". Le minimaliste de l'approche A' se satisfait d'une relation de complémentarité avec l'approche A: reconnaissant son statut périphérique dans le champ, il attend en retour qu'on lui reconnaisse le droit de traiter un ensemble de phénomènes langagiers qui sont de sa compétence et hors de portée des chercheurs de l'approche A. Il se contente donc d'un rôle de "*linguiste de la parole*", pour reprendre une expression saussurienne. Le maximaliste, au contraire, s'en prend à toutes les formes de l'opposition "*langue*" / "*discours*" et vise à subvertir le champ en ruinant l'opposition même entre approches A et A', pensée comme une hiérarchie induite entre un centre et une périphérie. La revendication maximaliste est constante dans sa forme: elle commence par souligner les difficultés rencontrées par les chercheurs de l'approche A pour établir ensuite que celles-ci trouvent leur source dans le néfaste partage du champ en deux régions hiérarchisées. L'attitude maximaliste conclut alors qu'il faut définir une "*nouvelle linguistique*", une "*autre linguistique*" qui puisse intégrer dans l'étude de la lan-

gue la subjectivité sociale et psychologique à partir d'un référentiel exorbitant à l'ordre strictement grammatical: agir sur autrui, se distinguer socialement, préserver une inscription idéologique etc.

C'est ici le noeud du conflit. Derrière cette volonté de mettre en cause la division du champ linguistique se dessine un conflit qui porte sur son autonomie. Les maximalistes de l'approche A' en refusant le partage placent nécessairement la langue sous la dépendance d'un référentiel d'un autre ordre. Mais qu'il s'agisse de "minimalistes" ou de "maximalistes" la situation des tenants de l'approche A' est de toute façon délicate. C'est en effet l'approche A qui à la fois leur confère l'autorité de linguiste et les marginalise.

On le voit, la condition du linguiste est difficile à vivre. Il ne peut ni vraiment s'accommoder de la division de son champ ni espérer en voir le terme. Qu'il s'inscrive dans l'approche A ou dans l'approche A', il doit se résigner à partager la linguistique avec un autre, qui n'est ni un semblable ni un étranger ni même un véritable concurrent.

#### NOTES

- (1) Une première version de cet article a paru dans la revue D.R.L.A.V. n° 39. Nous l'avons réécrit et avons introduit quelques idées nouvelles.

#### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E. (1974) *Problèmes de linguistique générale*: Paris, Gallimard.  
 MILNER, J.C. (1978) *L'Amour de la langue*. Paris: le Seuil.  
 SAUSSURE, F. de (1972) *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

